

L'ÉTRANGE PRINNER

PAR MARIE-PASCALLE SUHARD, SPÉCIALISTE DE L'ARTISTE

Au printemps dernier, la préemption d'une sculpture d'Anton Prinner lors de la vente de la collection Guy Dulon a mis en lumière un artiste, sculpteur, peintre, graveur et céramiste, encore méconnu du grand public mais dont la cote ne cesse de progresser. La vie et l'œuvre de ce Hongrois (1902-1983), venu en France en 1927, surprennent par leur originalité. Son personnage déroute, car il naît femme à Budapest, y suit des cours à l'École des beaux-arts et, souhaitant faire une grande carrière de sculpteur, se déclare homme en venant à Paris parce que... « sculpteur n'a pas de féminin », selon les propos rapportés dans le catalogue de l'exposition Prinner à l'abbaye Sainte-Croix des Sables d'Olonne, en 2006. Le docteur Dulon, qui le rencontre à Vallauris dans les années 50, se souvient : « Moi qui aime l'inhabituel, voire l'extraordinaire, je suis servi. Le personnage vire au sublime. Hauteur un mètre quarante pour un poids maximal de trente kilos. Le profil est suraigu. Je n'ose pas encore suivre de face les mimiques d'un visage plus pâle que la mort mais d'où surgit un regard au piquant de guêpe. Le petit personnage porte sur la tête, légèrement penché en arrière et sur l'oreille gauche, un galurin, sorte de béret de marin... Le bas du corps flotte dans un short gigantesque d'où jaillissent deux "flubes", façon allumettes, qui plongent pour finir sur deux croquenots, style "Les montagnards sont là"... Il semble terriblement intelligent, l'animal est doué, au moins dans le maniement des mots et des idées, d'une créativité hors mesure. On en arrive à oublier l'ambigu du personnage. » Prinner affiche une existence spartiate entièrement dédiée à son art et un idéalisme radical. À son arrivée à Paris, il retrouve son ami Arpad Szenes, puis d'autres artistes hongrois de l'avant-garde comme Étienne Béothy, Sigismond Kolosvary et Robert Capa qui développait ses premiers tirages chez lui. Il côtoie Camille Bryen, Raoul Ubac et Vieira da Silva. C'est un vrai « Montparnos » qui a sa table à La Coupole. À Vallauris, une attirance pour Picasso le conduira à écrire une plaquette laudative, accompagnée d'une photo des deux artistes complices, titrée *Moi et Picasso*... Nicolas de Staël comptera également parmi ses proches. Mais c'est son œuvre surtout qui est révolutionnaire, car il est l'un des premiers artistes à revenir au figuratif en 1937. Sa première manière en effet était constructiviste, des sculptures aériennes en cuivre, en bois ou en bronze, avec des imbrications de sphères, de rayons et de cercles... Mais l'Exposition des arts et techniques de 1937 fut un choc : « J'ai vu à l'exposition une énorme hélice d'avion. Elle était plus belle et plus vivante que toutes les œuvres de l'art abstrait. » Dès le lendemain, il attaque sa première sculpture figurative, la *Femme-Taureau*, en granit blanc, et produit jusqu'à sa mort des œuvres souvent immenses, sensuelles et majestueuses, comme ces deux totems de la vente Dulon, en bois monoxyle. En 1955, à Vallauris, il crée des pièces démesurées comme *L'Homme*, de plus de quatre mètres de haut. Pour l'atelier du Tapis Vert, il crée des céramiques inhabituelles pour l'époque – pièces uniques ou petites éditions – plus accessibles pour les collectionneurs, leur cote tournant autour de quelques milliers d'euros. Notons que dans l'univers de la céramique des années 50, Prinner est reconnu depuis longtemps comme l'un des plus grands. Les totems de la collection Dulon ont atteint 28 750 € et 106 250 €, un record pour cet artiste. Enfin se réveille la renommée de ce créateur, et pour le découvrir, il faut aller au musée de l'Hospice Saint-Roch, à Issoudun, où se trouve réunie la plus grande collection publique de ses pièces.



Anton Prinner (1902-1983), *Femme aux cheveux tressés*,
1946, bois monoxyle, h. 184 cm. 28 750 €. Vendredi 19 juin,
Drouot Richelieu - salle 1-7, Binoche et Giquello SVV,
Cabinet Brame et Lorenceau.

• • •